

CLÔTURE DU SYNODE REGIONAL DU CENTRE, SUD ET EST

Mbalmayo, 22 janvier 2006

PREDICATION : 1Tim3, 1-7

« Il faut donc que l'évêque soit irréprochable, mari d'une seule femme, sobre, mesuré, de bonne tenue, hospitalier, capable d'enseigner, ni adonné au vin, ni batailleur, mais doux, (...) ni querelleur, ni cupide. Qu'il sache bien, gouverner sa propre maison ».

Bien aimés en Jésus Christ, Je me réjouis de partager avec vous cette adoration de clôture du synode régional du Centre Sud et Est. Tout en rendant grâce au Seigneur qui a guidé les travaux que nous clôturons aujourd'hui, je voudrais exprimer ma gratitude au Président régional pour l'invitation qu'il m'a adressée.

Après avoir fait la découverte du texte proposé pour cette circonstance, à savoir 1 Tm3, 1-7, je me suis posée la question de savoir pourquoi est-ce que j'ai été choisi pour parler de la bonne gouvernance dans un pays, et dans une église où manifestement, il y a beaucoup à redire: comment parler de la bonne gouvernance dans un milieu où le péché a presque perdu son sens, mieux sa connotation négative pour se transformer en « vertu » ? Un milieu où on reçoit facilement des phrases telles que « qui es-tu pour me moraliser » lorsqu'on évoque une éventuelle anomalie ?

Au sortir de ce culte, certains d'entre vous diront, « cette femme là, pour qui se prend elle ? Qui lui donne l'audace de nous moraliser ? » Mais, c'est le texte qui dit,

« Il faut donc que l'évêque soit irréprochable, mari d'une seule femme, sobre, mesuré, de bonne tenue, hospitalier, capable d'enseigner, ni adonné au vin, ni batailleur, mais doux, (...) ni querelleur, ni cupide. Qu'il sache bien, gouverner sa propre maison »

Assurez-vous aujourd'hui, je vous dirais uniquement ce que la Parole de Dieu préconise, et je vous invite à découvrir avec moi le texte.

Après avoir rappelé quelle est la mission spécifique du peuple chrétien à laquelle participe indifféremment tous les fidèles, hommes et femmes, l'apôtre Paul en vient à traiter du choix des ministres nécessaire pour l'Église afin qu'elle soit correctement gouvernée, c'est-à-dire ordonnée à sa mission.

Dans notre texte, il n'est fait aucune allusion à l'origine et à la nature, ni même à la charge correspondant à ce ministère là. Il n'est pas question ici d'en établir la légitimité ou d'en énoncer l'autorité, ni d'énoncer une doctrine de l'Église qui y est liée. Il faut remarquer que tout ce qui est dit concerne principalement les qualifications et les convenances qui doivent inspirer le choix des serviteurs de l'Église.

Ce n'est donc pas l'établissement de la doctrine de l'Église qui est en cause, mais son bon usage pour l'édification et l'ordre dans la communauté chrétienne.

Une mise au point : le terme grec *épiscopos* traduit comme évêque, évêque signifie littéralement le chef d'équipe, surveillant. Il traduit deux réalités : D'une part, c'est celui qui surveille un espace de travail déterminé. D'autre part, c'est le superviseur général. Selon le NT, l'évêque est tout simplement un chrétien, mais un chrétien qui, de part ses qualités personnelles est fait responsable. *L'épiscopos* au sens large, c'est le chrétien, c'est le responsable de groupe, c'est l'ancien, c'est le pasteur, c'est le responsable de l'Église de la plus petite unité administrative à la plus grande.

Suivant le verset 1, l'épiscopat, mieux la gestion de l'Église est une « bonne œuvre » à laquelle tout fidèle peut légitimement aspirer en faisant acte de candidature, ce qui laisse entendre que la désignation du responsable ecclésiastique se fait par élection. Il n'est pas dit qui procède à cette élection, mais là n'est pas la question. Ce qui est important pour l'Église, ce n'est pas la procédure juridique employée, ni l'autorité de l'institution en tant que telle, mais les motifs qui détermineront le choix du ministre, car de ce qu'il est en tant que personne dépend la manière dont il remplira son office. L'accent est mis ici, sur les qualifications personnelles, le comportement, le caractère et même la réputation du candidat. La question n'est pas seulement celle-ci : est-ce que le candidat aspire au service, mais aussi est-ce qu'il vit une vie que recommande ce service ? La conduite de l'Église exige donc un sérieux discernement, une attention très particulière dans le choix de ceux qui seront élus à cet effet. L'excellence et l'importance de l'œuvre exigent l'excellence et la compétence de l'ouvrier. Le texte mentionne clairement les critères de choix :

Il est exigé, à celui qui veut diriger, d'être monogame, c'est-à-dire « mari d'une seule femme » : cette recommandation de Paul est un peu curieuse à mon avis, parce que la polygamie proprement dite était interdite aussi bien dans le droit romain que par la loi juive, l'apôtre, intellectuel et érudit qu'il était, ne pouvait même pas envisager une telle éventualité. S'il mentionne explicitement une information qui n'en est pas une dans son contexte où nul n'est sensé ignorer la loi, c'est qu'il y a problème. Étant donné qu'officiellement on ne pouvait prendre deux femmes je pense que le sens de l'expression « mari d'une seule femme » renvoie au fait que les dirigeants chrétiens ne doivent pas tricher, c'est-à-dire entretenir des relations extraconjugales, il ne doivent pas avoir de maîtresse ou de « deuxième bureau ». Paul exige donc comme condition, la nécessité d'une vie conjugale et familiale exemplaire. Il entend exclure aussi bien les adultères que les divorcés remariés.

Le responsable doit être capable d'enseigner. Si Paul ici ne précise pas en quoi consiste cet aptitude particulière, le passage parallèle de Tite 1, 9 permet de s'en faire une idée. Trois dispositions sont requises en ce domaine : la fidélité à la tradition doctrinale, le zèle dans les fonctions d'instruction, l'habileté dialectique propre à confondre les opposants. C'est un peu dommage, parce que l'une des tragédies de l'Église aujourd'hui est que la fonction administrative ou encore le rôle d'administrateur du pasteur a pris le dessus sur sa fonction d'enseignant. La recherche dans les livres et sur le terrain, l'achat de la documentation ne fait pas toujours dans nos projets. Dans les paroisses, combien de pasteurs prennent du temps pour enseigner à l'école du dimanche ou pour assister les moniteurs dans les préparations ? Combien ont à cœur et s'investissent effectivement dans la formation à travers les études bibliques ? Dans combien de nos 14 régions synodales avons-nous une bibliothèque pour les pasteurs ? A Yaoundé et à Ndoungué, combien de pasteurs sont inscrits ou font des visites dans les bibliothèques de ces deux institutions théologiques ? Comment pouvons-nous enseigner efficacement aujourd'hui si on n'est pas au parfum des reformulations théologiques qu'imposent les nouveaux défis ? Je parle bien de reformulation et non de changement ou de déviation. L'adage dit que « la plus belle femme du monde ne peut donner que ce qu'elle a », et l'apôtre Paul nous exhorte à nous arranger à posséder abondamment, parce que les fidèles attendent que le pasteur, le surveillant ou l'évêque leur disent à la lumière de l'Écriture, la parole de Dieu pour les problèmes d'aujourd'hui.

Dans l'Église primitive, les charismes les plus importants étaient les charismes d'enseignant (apôtre, prophète, didascale), puis ceux de puissance (miracle guérison) : en deux mots, enseignement et accompagnement pastoral. Le gouvernement est à l'avant dernière place. C'est pourquoi la didaché c'est-à-dire l'enseignement des apôtres, recommande que l'évêque remplisse aussi le ministère des prophètes et des docteurs.

L'attachement à l'argent est un critère éliminatoire. L'amour « du malhonnête argent » n'est pas compatible avec la condition de disciple de Jésus. Il a dit à tous ceux qui voudraient le suivre, « vous ne pouvez choisir Dieu et l'argent » (Lc16, 13). Le détachement des richesses s'impose avec plus d'urgence encore à celui qui par fonction est amené à gérer les fonds appartenant à la communauté et qui, d'autre part doit savoir résister à toute tentative de corruption à laquelle un fonctionnaire est facilement exposé. De nos jours, un courant venu des États-unis d'Amérique préconise et prêche l'évangile de la prospérité. Nombreux sont les responsables chrétiens qui tombent dans ce piège dont le but premier n'est pas de s'occuper des chrétiens, mais de se faire de l'argent, mieux une grande richesse en les manipulant. Le pasteur n'est pas un capitaliste, mais un accompagnateur.

Ne pas être attaché à l'argent ne signifie pas que le responsable chrétien n'en a pas besoin. En réalité, il n'est pas payé pour le travail qu'il assume : il n'est pas payé, à cause de la nature de sa mission (cf. V. 1) qui est divine et qui par conséquent n'est pas vendable ou financièrement évaluable : il est le responsable, mais en réalité le serviteur. S'il n'est pas payé, la communauté ou l'Église qu'il accompagne a le devoir de pourvoir à ses besoins vitaux. Il y a, à mon avis une double responsabilité liée à la communauté et au responsable. Le pasteur a le devoir de servir de façon irréprochable, et l'Église, la communauté a le devoir de pourvoir à ses besoins vitaux sans toute fois le prendre pour un mendiant. Autrement dit, la faillibilité de l'une de ces parties à sa responsabilité est une entrave à la bonne gouvernance ; c'est le péché.

Le guide, ne sera pas choisi parmi les récents convertis. Il ne doit pas être un novice ou métaphoriquement « un jeune plant ». Car fragile et délicat, il subit facilement les dommages. Or l'église est une plantation de Dieu dont les croyants sont des plants (Rm6, 5), et il est clair qu'on ne saurait établir président, surveillant, surintendant d'une communauté un chrétien sans expérience des choses ecclésiastiques, manquant de maturité ou de stabilité, et dont le passé

peu édifiant est encore trop présent à la mémoire des contemporains. Ce que Paul redoute le plus, c'est qu'un néo-chrétien trop rapidement promu soit accessible à un orgueil qui lui ferait perdre la mesure et la sagesse requise dans son gouvernement.

Peuple de Dieu ici rassemblé,

Le responsable chrétien doit être irréprochable, avoir une réputation inattaquable et être à l'abri de toute critique sur tous les plans, tant de la part des fidèles qu'au jugement des païens. Paul recommande aux anciens d'Éphèse de « veiller sur eux-mêmes en même temps que sur le troupeau » (Ac20, 28), et Pierre leur rappelle qu'ils sont les « modèles » (1Pi5,3). La sobriété exigée renvoie à la modération dans le manger et dans le boire. Être esclave de la bonne chair et du vin, est une faiblesse indigne d'un évêque qui doit être l'exemple pour son troupeau, le sel de la terre, toujours sensé et lucide pour soutenir la religion et défendre la vérité.

Ni batailleur, ni querelleur. Le responsable doit être capable de concilier, de créer un climat de sécurité et de bienfaisance entre les chrétiens et entre toutes les personnes placées sous sa surveillance.

A la bataille et aux querelles s'opposent la douceur et la conciliation. Concilier c'est assembler, mettre d'accord, amener à s'entendre. La qualité de conciliateur, indispensable au bon dirigeant est à rappeler dans notre contexte où presque tout le monde semble admettre qu'il faut « diviser pour mieux régner ». Nos institutions religieuses et nos pays font du surplace, à cause de ce mensonge qui conduit les responsables à mettre l'accent surtout sur les aspects purement négatifs de la vie des autres. Nous verrons sans scrupule, un responsable dire à André « tu sais André ? Michel ne souhaite que ta disparition parce que tu n'es pas de son village » et à Michel il dira « André que tu vois là, a un petit frère qu'il veut placer à ton poste, fait donc attention » Une même recommandation ferme est adressée aux deux: « c'est par amour que je te dis cela, ne le répète à

personne, c'est pour que tu saches te protéger ». Par ailleurs, on pense faire du bien aux chrétiens lorsqu'on encourage la création des microgroupes, des communautés purement tribales et surtout lorsqu'on laisse croire que le salut des chrétiens de ces communautés dépend de la présence d'un pasteur du village : Mais on oublie que « nul n'est prophète chez soi ». Le résultat c'est aussi ce climat de méfiance généralisé que l'on observe dans notre contexte : tous nous sommes misérables, on se soupçonne, on se déteste, on se jalouse et on se calomnie. Rencontrez des personnes entraînés à causer, vous n'entendrez presque rien de positif sur la vie de celui dont on parle ; on est incapable à cette heure de dire du bien de l'autre ; la vie s'organise dans une dialectique des conflits et s'explique en termes purement négatifs. Ce climat d'hypocrisie généralisé où personne ne dit jamais ce qu'il pense nous a tous tués. Nous sommes anthropologiquement morts, personne n'est lui-même, personne n'ose et ne sait plus dire « je », et les responsables reçoivent des informations fausses et flatteuses parce qu'il faut les caresser dans le sens du poil ; nous utilisons la majorité, plus de 80% du temps que le Seigneur nous donne pour gérer les conflits généralement orchestrés par nous mêmes chrétiens, au lieu de travailler à la prospérité de notre communauté. Un bonjour cache toujours une quête malsaine et l'impolitesse même est devenue une vertu. Nos communautés sont des lieux où on passe plus de temps à gérer ses propres sécurités. Les conseils, l'accompagnement se résument aux mesures à prendre pour ne pas être empoisonné. Quels chrétiens, quelles communautés et quelle gestion !

Le Seigneur connaît notre misère camerounaise et africaine, le Seigneur connaît la misère de nos communautés religieuses: la solution est entre les mains des chrétiens qui sont tous dirigeants potentiels : être bien dirigé suppose que l'on choisisse des dirigeants compte tenu non pas de la tribu ou des affinités quelconques, mais en fonction de la qualité de leur propre vie. L'institution est gérée de la même manière que le responsable gère sa vie.

« Il faut donc que l'évêque soit irréprochable, mari d'une seule femme, sobre, mesuré, de bonne tenue, hospitalier, capable d'enseigner, ni adonné au vin, ni batailleur, mais doux, (...) ni querelleur, ni cupide. Qu'il sache bien, gouverner sa propre maison »

Amen.